

NORBERT
MERJAGNAN

TREIS,
ALTITUDE
ZÉRO

roman

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Extrait de la publication

Treis : altitude zéro.

À défaut d'une mer, les savants mirandiens ont pris le niveau du sol de la grande cité pour métrer l'altitude. Les instruments de mesure sont réglés sur un talon planté dans une mosaïque de dalles taillées dans le jais, au cœur de la ville, sur une vaste esplanade dénommée la *Place Noire*.

Mais l'altitude n'est pas seule en cause. Pour les Trestes, la Cité mère est plus qu'une capitale, le canon auquel les autres villes se comparent. Neuf millions de gens partagent cette certitude de vivre à la croisée du monde. Et c'est le moins qu'ils puissent espérer de la ville obèse, posée sur un plateau de terres vilaines et pauvres que les nomades ont fui, léchée par des vents tièdes, au plat d'un horizon étalé à perte de vue.

TREIS, ALTITUDE ZÉRO

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

Les Tours de Samarante

NORBERT MERJAGNAN

TREIS, ALTITUDE ZÉRO

ROMAN

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay
L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre

© *Éditions Denoël, 2011.*

À Christine

Prolégomènes

L'immeuble comble un espace dans un jeu de construction bas de gamme, emboîté entre des rectangles identiquement imprécis. Les ans n'ont pas touché la bâtisse. Sa façade d'une autre époque se trouve coincée dans le temps par un alignement de grisailles contemporaines. L'ensemble tient, quelque part dans le quartier rafistolé de la Synthe.

Le champ bascule, vole par-dessus la rue, passe à l'intérieur. Noir complet. Une brève mise au point dissèque les ténèbres. Par petites touches, on distingue un couloir et, déplaçant les ombres sur leur passage, deux hommes.

« Bâtiment écorché », ont crachoté les casques, peu avant qu'ils n'entrent. Le réseau d'étages a été mis hors service. Les maraudeurs arpentent le corridor, silencieux, synchrones. Ils fixent une porte sous un balayage de sondes, puis se postent de chaque côté, dos au mur. Des mesures métriques surimpriment les écrans de leurs lunettes en cascades phosphorescentes. La cible est verrouillée. Ils se figent. L'attente se charge de puissance et les hommes s'en grisent. Leur cou se gonfle, sous le pouls de la prédation.

Derrière la porte, pas un bruit. Pas encore.

Il n'est pas tout à fait cinq heures à Treis. Les lunes tachent le ciel d'auréoles. Dans les faubourgs, les ruelles sombres narguent de convenables avenues. Loin au sud, une caravane dont on ne sait si elle s'approche ou s'éloigne, tortille sur la plaine et

au lieu de vérecks¹ et de fardiens, on dirait une procession de chenilles.

Partout dans la ville, on dort, dans l'ignorance de la nuit.

Au bout du couloir, appuyé contre une fenêtre, Botrak Pashni observe la rue. Il guette l'instant magique, quand le matin s'infiltré par tous les interstices de l'obscurité. L'homme est sec. Sa figure maigre s'étrécit en triangle. Une fine sculpture de poils en achève la pointe, ceignant la lèvre basse, légèrement recourbée et luisante. Sous les plis du front, au creux d'un visage anormalement pâle, des yeux fendus campent un regard sans prise, à peu près aussi indélogeable qu'un vieux sachet de congélation jeté au fond d'un frigibox.

Alors que le jour se déverse, Botrak Pashni s'élançe vers les silhouettes embusquées. Les hommes empoignent chacun le tuyau souple qui leur sert de matraque. L'un d'eux ventouse sur la porte un cube de la taille d'un dé. La fermeture, pourtant complexe, cède rapidement. Les souffles sont courts. La proie a rarement été aussi belle.

Au temps où il dirigeait, à l'Arcopole, la section des Sectes, Pashni a méticuleusement choisi les membres de sa future police. Il a puisé dans la pègre et chez les polards, dans les prisons, y compris dans les bureaux crème des bâtiments d'Ordre, dans des lieux où l'engeance immorale somnolait, inassouvie, inexploitée. Il les a pris à des vies échouées, il les a faits au bronze de leur nouvel uniforme, libres de cogner, de briser, libres d'abattre les maux plutôt que de les garder au ventre, dans les remous malsains où les tenaient les interdits désespérants d'un monde émasculé et faible. À cette harde dispersée, égarée, il a offert l'orgueil et rendu la violence. Douze mille ombres ressuscitées, prêtes à danser en enfer. Son armée, l'*Endocène*. Un nom que les guestals exhibent comme une pureté neuve.

1. L'univers des Mirandes appartenant à un futur lointain, certains mots en cours à cette époque ne sont pas connus du lecteur d'aujourd'hui. Un glossaire, placé en fin de récit, pourra le guider dans son immersion (*N.d.É.*).

Ils entrent. Le silence est total. Une pièce octogonale les accueille, dessinée d'après le modèle de luxe de la série MON-DOMEINC. Entre des poutres de charpente, la lueur blanche de la Morte pleut par le toit décapsulé. Les giestals pénètrent en douceur dans le plan d'architecte. Tout ce qu'il y a ici, la table au milieu, le tapis de l'entrée, une guirlande de bijoux pendue à la voûte d'une alcôve, les bibelots, dont quelques-uns en bois véritable, les miroirs, les minuscules et les majestueux, deux statues de lumière, tout est à eux. Ils se serviront. Ils ne se priveront pas de démolir le reste.

On dit que la peur est un poison ; inexact : c'est une drogue. La dépendance vient très vite, avec la première dose pourvu qu'elle soit puissante. Pashni est un grossiste. Il a conquis le marché. Les giestals fourguent son produit, descente après descente. Ils inoculent des litres de terreur dans les petits matins gras, volant à la cité ses sommeils tranquilles. Il est trop tard pour Treis. La Cité mère a perdu, depuis longtemps, l'envie de résister. Elle est prête à n'importe quelle bassesse pour recevoir sa dose, comme n'importe quel camé.

L'appartement n'offre pas d'échappatoire. Les giestals détiennent le code de l'esprit synthétique qui administre les lieux au quotidien. Une à une, les portes s'effacent, glissant dans les murs à mesure qu'ils remontent les mètres. Ils s'infiltrèrent rapidement dans la zone d'intimité, parviennent aux chambres.

Il y a des cris, toujours ! Vaine alarme. C'est une femme, cette fois, une jeune. Elle se jette du lit, cogne du genou une commode et s'affaisse. Un coup de matraque rapide, sur les reins, casse son énergie de fuite. Petite pute raffinée qui va si bien aux meubles, elle se crispe, bouche tordue, sur un hoquet de non.

Ils ne sont pas venus pour elle.

Dans le lit, une femme plus âgée serre un drap contre son torse maigre. L'angoisse grossit ses yeux, démesurément bleus.

Stupéfaite, Osmana Kémal contemple le chaos dans lequel a sombré la chambre. Toisant Pashni, elle l'invective :

« Rappelez vos chiens, Botrak! »

La rudesse du ton apparaît au chef de l'Endocène déplorablement gênante. La réponse s'enfonce dans la fille au sol, violaçant une longueur de hanche. Un ggestal en remet un coup, parce qu'elle crie. Il doit s'y reprendre. Plusieurs fois, car elle le fait exprès! Il veut qu'elle se tasse. Qu'elle devienne inexistante.

« Arrêtez! » se lamente la femme dans le lit, effarée. « Sales brutes! Elle n'y est pour rien!

— Et c'est encore mieux, raille Pashni. Elle est là. Elle vous appartient. Elle fait partie du jeu.

— Vous êtes devenu abject. Mon frère vous a bien dressé. »

Comme sous l'effet d'une gifle, le chef des ggestals détourne vivement la tête.

Par terre, la fille repliée lance un bras maladroit par-dessus le lit. Une botte percute son flanc, brisant l'élan dont elle se croyait encore capable.

« Ce n'était pas prudent de vous cacher, Osmana », susurre Pashni, faisant enfin un geste pour faire cesser les coups. « Votre frère est inquiet. Il se pose des questions.

— Avec vous à sa traîne, pour les lui souffler.

— La nomination a eu lieu. Maspéro vous attend. Habillez-vous! Nous partons au Concile.

— Et... elle?

— Mes hommes l'emmènent, crache Pashni. Quelques jours dans les caves de l'Endocène... Il se peut qu'elle en sorte. Cela ne tient qu'à vous. Ou les jours peuvent aussi devenir des années.

— Vermine!

— Au contraire, madame, je vous estime! Elle souffrira à votre place. C'est ainsi. Et c'est beaucoup mieux pour tout le monde. »

Treis : altitude zéro.

À défaut d'une mer, les savants mirandiens ont pris le niveau du sol de la grande cité pour métrer l'altitude. Les instruments de mesure sont réglés sur un talon planté dans une mosaïque de dalles taillées dans le jais, au cœur de la ville, sur une vaste esplanade dénommée la *Place Noire*.

Mais l'altitude n'est pas seule en cause. Pour les Trestes, la Cité mère est plus qu'une capitale, le canon auquel les autres villes se comparent. Neuf millions de gens partagent cette certitude de vivre à la croisée du monde. Et c'est le moins qu'ils puissent espérer de la ville obèse, posée sur un plateau de terres vilaines et pauvres que les nomades ont fui, léchée par des vents tièdes, au plat d'un horizon étalé à perte de vue.

Les réjouissances du jour s'affichent sur des murs géants. Dernière en date : une fête au palais du Concile. Les Ordres ont finalement réuni la haute assemblée. Ils s'appêtent à promulguer l'élection du Premier conseiller.

Cela fait si longtemps. Si longtemps que l'envie a passé et qu'il n'a plus baisé une femme. Caresser un téton lorsqu'on peut meurtrir le bout de peau ridée et serrer, tenir entre deux doigts le corps avachi, serrer à avoir mal, serrer, puis tordre.

L'intelligence s'arrête là. Il n'y a pas à comprendre. Pashni n'est pas, comme les gens inclinent à le croire, un vulgaire sadique. On ne vient pas prendre du plaisir dans les salles de torture. On vient prendre la douleur.

On vient pour une finitude dont chaque être porte le secret et qui, invariablement, fuit. Toujours la même impuissance, celle qui balaye les questions, alors on revient toucher la limite. Autre chose que la mort. Pourtant ! La mort, toujours. Botrak Pashni ne trouve qu'elle, en dépit des heures interminables passées auprès de ses victimes.

La pute est tendre, plutôt ravissante. Il ne nourrit pas d'espoir. Il a déjà croisé son visage des dizaines de fois. Du lot à s'asphyxier dans un sac. Ils n'iront pas loin tous les deux. À peine de quoi partir, pour quelques voyages. Si brefs.

Quartier du Concile; septième zone. La principale artère de Treis, que l'on nomme *La Traverse*, longe les cent vingt-quatre étages de la tour Pharamé puis oblique, coupant des carrés de bâtisses claires dont les damiers étagés reflètent en vertical les files croisées des passants. Blocs et flux s'imbriquent parfaitement, décalquant des utopies linéaires. Quelque part dans le quadrillage, un quinconce de statues borde une place chaussée de carreaux noirs, un vaste forum austère et magistral.

C'est un matin rempli d'agitations sur la Place Noire de Treis.

Côté droit, une imposante barre de verre fait miroiter le ciel entre des rangs d'habitations. Des panneaux de porte s'ouvrent en biais, au sol, comme des branchies. Derrière les murs réfléchissants, une ruche de doctes assistés par agent compense les transactions conclues dans la ville et que l'Inc avalise, renouvelant de seconde en seconde les cotations des marchandises et de leur négociant.

Quart de tour. Depuis l'arête sud de la place, un pont se jette contre les marches d'une halle d'acier. La halle est faite d'une plaque longue de trois cents mètres, large de cent trente, posée sur des piliers en double ligne. Dessous, neuf cubes identiques, chacun formant un édifice à part.

Retour sur la Place Noire où la foule s'écarte. Une masse fend les hommes; longue, presque trouble, comme indéterminée. Elle coupe le fil des regards, les repousse par la force d'une aimantation contraire. On dirait une impression qui se déplace.

Itaka Ten ne s'est pas reposé du périple qui l'a mené ici depuis Sarte, la cité du Nord. Des jours de poussière ont

asséché l'accoutrement de cuir qu'il porte à fleur de peau. Sa longue silhouette s'achève sur un chignon de nattes tirées au cordeau à la manière des chasseurs, et sales. Curieusement pour un homme qui vient de traverser l'aliène, il n'a pas d'arme.

Itaka Ten avance au milieu des gens d'Ordre au pas d'un marcheur rompu aux duretés des sols arides. À l'autre bout du pont, les colosses métalliques qui soutiennent la charpente de la halle l'accueillent sans broncher. Il grimpe l'escalier, passe dans l'ombre de la première rangée de cubes. Les cubes sont des antichambres. Le palais est bâti sous terre.

Deux engins tubulaires truffés de capteurs et puissamment armés lancent un trille aigu. Presque aussitôt, une voix chaude, féminine, intervient : « Bienvenue dans le palais du Concile des Ordres », chante-t-elle depuis une fente murale. « S'il vous plaît d'entrer, Monsieur Ten : allée centrale. »

Dans la paroi ouverte du cube central, un large escalier descend, bordé de statues. Durant quelques secondes, des dizaines d'yeux minéraux suivent Itaka Ten avant qu'il ne s'échappe sous l'arche souterraine. Il accélère le pas. L'impatience le démange. Le cri est au creux de sa gorge, il le cajole et l'apaise. Le rituel de patience est à la fois le plus exigeant et le plus indispensable des savoirs que doit maîtriser un hurleur de rêves. Le cri possède l'âme du souffle. Vibration, mouvement : il est plus indocile que l'air et cependant, terriblement incisif. Mais Itaka porte le cri depuis si longtemps qu'il ne se souvient pas d'un jour où la plaie n'a pas remué au creux de sa poitrine.

Comme il n'a pas pris le temps de se laver, il pue. La crasse graisse sa défroque de cuir, exhalant un mélange de parfums âcres et fauves. Cette odeur l'inspire.

Il lui tarde de gagner la fête.

Truffé de vestibules, de cabinets et de mansardes, toutes pièces sourdes pour le plus grand confort des complots, le palais du Concile abrite une faune éclectique. Un peu partout, des cadres d'Ordre déambulent par petits groupes, foulant des motifs abstraits qu'ils ont cessé de voir. Il y a là des sirtechs aux coiffes hautes et tirant leur robe à la traîne, des diplomates, des marchands pendus à la dernière mode, quelques humaines austères ainsi que pléthore d'offisups en grande tenue. On glose sur les derniers mouvements du front mais il y a mieux : le vote qui a été proclamé la veille. Il se murmure, entre autres louanges parfaitement spontanées, que le conseiller fraîchement élu cumule les talents d'un meneur et d'un visionnaire.

Providentiel.

Mais Maspéro Kémal n'est pas dupe.

« Quand ? » demande-t-il sèchement.

Assis sur le coin d'un bureau, Botrak Pashni tire sur une cigarette noire, de celles d'Ismit. La pièce s'impregne d'arômes et de fumée.

« Au moment de la remise des cadeaux officiels, précise-t-il. Chaque cité a chargé son ambassadeur de t'adresser ses vœux ainsi qu'un présent. C'est l'usage. Il y a une liste...

— Que c'est original !

— Mais efficace. Le cadeau que déposera dans tes mains l'envoyé d'Idris est un sablier à peu près de cette taille », expose Pashni, écartant les mains d'une coudée. « Quand on le retourne, le sable s'écoule sans faire la petite pyramide habituelle. Il crée une sculpture. Excessivement fine, à ce qu'on dit. La beauté du truc, c'est qu'elle change à chaque fois. Paraît qu'il s'adapte à son propriétaire. Et ça marche des deux côtés.

— Idris !

— Ville de dégénérés... Je pourrais te dire la couleur de la merde qui sort de ces culs tressés d'organsin et pourtant ! Je dois l'avouer, fomenter une sédition : ils m'étonnent.

— Raconte la suite. Que se passe-t-il ? »

Le sablier se fend sans que cela ne se voie. Des milliers de microfissures libèrent une nuée volatile à deux mètres à la ronde. L'es-saim traverse ton bouclier. Les nanœuvres entrent par la bouche et le nez. Par les oreilles. Par la peau. Tes poumons fondent à peu près en même temps que les yeux. Dès le début, ta voix a disparu. Hurler est impossible. Tu t'effondres et tu agonises dans un râle. Ça prend quelques secondes. L'ambassadeur y passe aussi. Il le sait.

Une tenture diaphane, miroitant selon les angles de lumière comme une eau verticale, dissimule en partie la salle plénière du conseil. Se frottant à son aînée, Maspéro caresse furtivement le cambrement des hanches moulé sous le taffetas.

« Arrête!

— Qu'est-ce que ça peut faire?

— Écarte-toi! lance sèchement Osmana. Tu me dégoûtes.

— Ton corps n'est pas si important.

— Tu es malade.

— Ce n'est qu'une interface.

— Le pouvoir te ronge.

— Tu as peur, Osmana? Pourquoi? Pour ton cul? Pour tes précieuses petites mamelles? Après tant d'années, tu te prends encore pour un mammifère!

— Ta gueule!

— Tu as peur... Et tu as raison.

— Laisse-moi partir.

— Mais ce n'est plus possible, chère, tendre sœur. Que ferais-je sans tes précieuses cultures, celles que tu me caches? Fais-moi grâce de tes mensonges. Tu as abouti. Je le sais. Tu les as congelées. C'est bien. Le Bassin sera bientôt en état.

— Et même si le Bassin fonctionne un jour. Qu'en feras-tu?

— La simulation la plus complète qui puisse exister. Je veux comprendre, Osmana! Nous sommes des savants, tous

les deux. Tu sais ce que je veux dire. J'en ai assez d'être un insecte. Depuis toujours, j'ai l'intuition que les sciences taisent une chose considérable. Elle est là, autour de nous. Elle nous observe. Elle se joue de nos existences. L'intelligence ne sert à rien, le pouvoir ne sert à rien s'il existe une intelligence et un pouvoir supérieurs.

— Tu n'es qu'un enfant. Un enfant que le Seuil a toujours angoissé! Tu trembles à l'idée de ce que notre peuple enfantera.

— Si les capacités du Bassin sont dignes des prodiges du passé, je pourrai simuler les phénomènes d'émergence. Créer en laboratoire les conditions du Seuil. Et savoir. Je mettrai les cités sous ma coupe, s'il le faut. Il le faudra, c'est quasiment certain.

— Je retoucherais terre, si j'étais toi! Les Ordres t'acclament aujourd'hui. Qu'ils apprennent que tu t'immisces dans leur grand dessein et ils disloqueront ton cerveau. Tu finiras en suceuse!

— Ainsi que tous ceux qui m'auront aidé. Tu vois : la réussite est l'unique choix qui reste. Ce que nous avons entrepris est une œuvre totale. Botrak l'a compris le premier. Il ne montre aucune réserve à éliminer ceux qui nous menacent. Et je le soutiens. La pitié, dans ce contexte, serait pire qu'une faute, une erreur. »

Osmana jette sur son frère un regard moqueur.

« Botrak est terre à terre, dit-elle. Il n'a pas ta candeur.

— Il dit que tu le méprises, avoue Maspéro.

— Il te baisera.

— Pourquoi?

— Il connaît bien mieux les hommes que tu ne le feras jamais.

— N'espère pas trop! J'ai les surprises en horreur!

— Et tu imagines tout prévoir?

— Prends le Bassin : ce que la nature nous refuse, on peut

le fabriquer. Court débat! Viens, on nous attend. Et si tu tiens un tant soit peu à la vie, je te suggère de te tenir à mes côtés. »

Peu de choses ont changé depuis les temps les plus anciens quand un chef reçoit les insignes d'autorité. Le rite est commun à l'espèce entière, indifférent aux croyances, aux sociétés, comme un langage imprimé au plus profond de l'âme humaine. Pour qui assiste à une telle cérémonie, il est donné de percevoir la présence d'un métasystème, un principe courbant les lois locales. Cependant, c'est à tout autre chose que s'attachent les gens : au prestige des habits, à la concentration des visages, à l'application des gestes, et d'un banc de poissons où chaque individu se conforme aux mouvements de ses voisins émerge tout à coup un ordre où tous se tournent vers une hauteur, un centre. Car leur est apparu un chef.

Bâtie voici plus de trois siècles, la salle plénière semble faite de symétries en mouvement. Son plan a tenu éveillé des générations d'étudiants car l'Ordre des architectes le compte au nombre de ces mystères, de ces savoirs qu'il est convenu de commenter à l'infini. Le dôme forme un entrecroisement de spirales comme on en trouve dans la nature, sur la tête d'une pomme de pin ou sur une fleur de tournesol. Des rideaux aquatiques entourent la gigantesque structure, un miroir ondulé où les couleurs variées de la foule se reflètent. Partant des bords, le parterre s'élève par étages successifs suivant la figure d'une triple spirale d'or faite en briques de sable. On dirait trois énormes coquillages soudés et superposés qui, ensemble, prendraient la tournure d'une hélice. Au milieu, autour de l'axe, trône une scène vide où débouchent par le sol plusieurs escaliers.

Pas d'ors en ce lieu. La splendeur de la salle plénière naît des formes seules. Trois spirales pour les trois Ordres majeurs : l'Humanie, l'Hebdomande, l'armée. Disposée plus bas sur les branches se trouve la plèbe des conseillers, ceux de l'Inc,

de l'Arcopole, des architectes et des chandors ainsi que les ambassadeurs qui parlent au nom des cités et des plus gros comptoirs.

D'un groupe à un autre, les regards se croisent comme des fers de lame.

C'est le quart d'heure des poissons qui s'agitent.

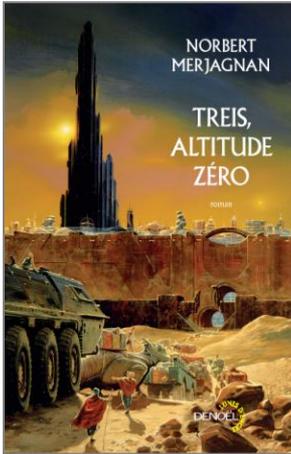
Depuis la scène, le Premier conseiller Kémal débite le tableau. À trois mètres, assise sur le rebord d'un escalier : Osmana. Pashni a disparu. Le chef de l'Endocène s'est évaporé sur la fin du discours. Cette soudaine absence est bien dans les manières de son bras droit. Kémal scrute l'assemblée sans le voir. Il a, en revanche, très vite repéré le Sarte et son attirail de cuirs, à peu près tout ce que l'on peut dépecer dans l'aliène. Dans la foule compressée, Itaka Ten parvient contre toute attente à créer de l'espace. L'odeur, déjà. La taille. L'étrangeté, surtout. Aussitôt qu'un conseiller, après lui avoir solennellement remis le sceau du vote, regagne les rangs de son Ordre, Kémal retourne à l'ermite. Damné épouvantail! Pourtant... En dépit du bon sens, c'est entre ces mains miteuses, frottées par le désert que Maspéro Kémal a choisi de remettre sa vie.

L'ultime pièce se cache dans la cohorte des ambassadeurs et ce n'est qu'au dernier instant, quand elle sort enfin du jeu, que Kémal envisage l'individu qui s'apprête à crever et à l'emporter avec lui dans sa mort imbécile.

Le jeune homme approche d'un pas mal assuré et malgré la passion brûlant ses yeux, il ne trouve pas la force de regarder Kémal en face. Une toile en hologramme enveloppe sa figure glabre. On ne voit pas ses mains enrobées d'un halo éclatant en l'honneur d'Idris qui porte aussi le nom de *ville lumière*. L'envoyé porte à bout de bras un grand sablier dont l'armature se résume à d'élégants fils de titane. Parvenu devant le Premier conseiller, le jeune homme s'incline puis, un peu trop vite

Composition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

ISBN : 978-2-207-11106-2



Treis, altitude zéro

Norbert Merjagnan

Cette édition électronique du livre
Treis, altitude zéro de *Norbert Merjagnan*
a été réalisée le 07 avril 2011
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Normandie Roto
(ISBN : 9782207111062).

Code Sodis : N48841 - ISBN : 9782207111086
Numéro d'édition : 181863